Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 8 (1911)

Artikel: Les maitres de l'heure
Autor: Mentha, Bénigne
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748597

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES MAITRES DE L'HEURE

C'est un très beau, très noble, c'est presque un très grand livre que M. Victor Giraud vient de publier sous le titre: *Les Maîtres de l'Heure.* Depuis que Brunetière était mort, et que Faguet, ayant achevé ses galeries de portraits, délaissait un peu la critique pour la politique ou la morale, on pouvait craindre que le genre si français où brillèrent Sainte-Beuve et Taine allait entrer en décadence. Si cette crainte apparaît vaine, c'est en bonne partie à M. Giraud que nous le devons. Je ne vois pas à l'heure actuelle de jeune critique plus autorisé que lui parce que plus lucide et plus bienveillant. Déjà son *Essai sur Taine* l'avait mis, me semble-t-il, hors de pair; le livre qui paraît aujourd'hui est, très décidément, le livre d'un critique de race. On le sent à je ne sais quelle compréhension pénétrante et intime des écrivains que M. Giraud étudie, à sa faculté d'admirer, à sa fermeté discrète et intransigeante dans le blâme. On le sent surtout à l'unité profonde de son volume, malgré la diversité des sujets traités.

Les Maîtres de l'Heure ce sont, d'après M. Giraud, une dizaine d'écrivains nés vers 1850, et qui, arrivés à la vie intellectuelle aux environs de 1870, ont donné vers 1890 la plénitude de leur mesure. Ce sont les porte-paroles de la génération qui suivit immédiatement la défaite. Et, en effet, comme le pense l'auteur, ils sont très intéressants à étudier. Leur jeunesse a été assombrie par les deuils de la patrie, et leur virilité comme ployée par l'héritage déprimant que leur laissèrent des pères vaincus. Il y a en eux un mélange de résignation douloureuse et d'espérance hardie. Ils sont forts et ils sont faibles; on les admire et on les plaint. C'est dire qu'ils sont comme prédestinés à être aimés, puisqu'il n'y a pas de plus belles sources d'amour que l'admiration jointe à la pitié.

Oui, les maîtres de l'heure, du moins les cinq que M. Giraud a étudiés jusqu'ici, sont des mélancoliques. Où est le secret du charme de Loti si ce n'est dans cette tristesse intense, caressante, sensuelle qui monte de ses œuvres comme un brouillard d'une terre humide? Pourquoi Brunetière demeure-t-il un si bel exemple? N'est-ce pas parce qu'il a lutté jusqu'à la dernière

minute, parce que son esprit, pendant deux ans, a tenu la mort en échec comme l'assiégé plus faible tient tête à l'assiégeant? Quelle est la grande, la forte originalité de Faguet? Je crois que c'est son désenchantement à la fois profond et spirituel, son scepticisme qui sourit avec le sourire du désespoir. Et Vogüé et Bourget? Quelle souffrance au fond de leurs livres: harmonieuse, éloquente chez le premier — intellectuelle et sentimentale chez le second — intime chez les deux. Certes on comprend que cette génération, trop brutalisée en son idéal, n'ait jamais pu effacer de son front la tristesse initiale que le destin y avait mise.

Mais nous, les cadets, fils et petits-fils, nous les aimons, les aînés amers, car ils nous ont donné quelque chose de leur âme, — de leur âme aiguë et tendre. Ainsi que le dit M. Giraud dans sa préface: si nous sommes ce que nous sommes, c'est en partie grâce au *Disciple*, grâce à *Pêcheur d'Islande,* au *Roman russe,* grâce enfin au *Dix-huitième siècle* ou aux *Discours de combat.* Et nous voulons qu'ils le sachent, eux, nos pères spirituels qui ont écrit avec beaucoup de douleur et avec un peu d'espérance. S'ils n'ont pas été des Chateaubriand, des Victor Hugo ou des Lamartine, il me semble qu'ils furent plus vraiment nos amis, qu'ils ont mieux su que ces grands génies parler à notre cœur, mêler leur souffle au nôtre.

Je pense surtout en ce moment à Pierre Loti et à Bourget. Qu'ils sont bien tous les deux des enfants de leur époque! Le premier est un pur poète, un visionnaire épris de couleurs et de formes, un sentimental qui sait être éperdument sensuel, ou bien un sensuel qui à force de raffinement devient sentimental; — l'autre, beaucoup plus cultivé, plus complexe, d'une intelligence quasi déroutante, a gardé pourtant jusqu'en ses pages les plus abstraites, cette sensibilité inquiète, ce frisson exquis et douloureux de l'âme qui lui ont valu tant d'admiration. Ils sont tout près de nous, Loti et Bourget, ils ont souffert comme nous, sans doute davantage; ils ont fait souffrir d'autres êtres, des femmes, parce qu'on ne passe pas innocemment par ce monde. Ils ne nous dominent point par d'imposantes vertus; ils viennent à nous, ils sont humains, et rien d'humain ne leur est étranger. Quelle différence avec Taine ou Renan, plus grands peut-être, mais combien plus froids...

Les trois autres écrivains qu'analyse M. Giraud: MM. Faguet, Brunetière et de Vogüé, sont moins que Loti et Bourget les confidents de nos âmes; ils ont été plutôt les initiateurs de notre pensée. Quel est l'étudiant qui ne doive rien aux *Siècles* de M. Faguet? ou aux articles de M. Brunetière? qui ne doit à Vogüé un peu de sa curiosité ou de son amour pour les lettres russes? Je me rappelle — s'il m'est permis d'évoquer ici un souvenir personnel — que la révélation de ce qu'est l'intelligence m'a été faite par une lecture de Faguet. C'était un soir de printemps et dans ma chambre de collégien pénétraient par la fenêtre ouverte les premières douceurs de l'année. Je pouvais, en tournant la tête, apercevoir la surface large d'un lac traversée obliquement par le métal reflété de la lune. Quelques nuages au ciel, noirs comme des taches d'encre. Certes le spectacle était beau et pourtant, si je m'en souviens, c'est parce qu'il a servi de cadre à la première ivresse de mon esprit. Penché sur le second volume des *Politiques et moralistes,* je dédaignais les charmes de la nuit et les ombres de l'église qui dressait ses tours dans le voisinage; mes yeux mangeaient ligne par ligne, mot par mot, l'article sur Auguste Comte. Et mes mains, un peu fiévreuses, tournaient les pages vite, vite, de peur que la pensée ne subisse le moindre arrêt. Bientôt j'étais au bout, grisé complètement. La souplesse, la lucidité, la pénétration de M. Faguet avaient enivré mon cerveau d'adolescent — et j'ai connu depuis, pareil hélas à bien d'autres, des ivresses moins spirituelles. Mais jamais je ne lis une page de M. Faguet sans songer avec reconnaissance à cette soirée déjà lointaine où son talent s'est ouvert à moi, où j'ai compris, dans un éclair, ce que peut être la puissance de l'esprit.

Plus âpre, plus tendu, ignorant, semble-t-il, le sourire, Brunetière reste pour nous, protestants, une énigme de soumission. M. Giraud, qui n'est pas seulement un fin critique, mais aussi, le cas échéant, une sorte de confesseur laïque, s'occupe volontiers de crises religieuses. Celle qui eut pour théâtre le cœur — ou faut-il dire le cerveau? — de Brunetière, il s'est efforcé de nous l'expliquer, de la faire revivre sous les yeux; il n'a pas réussi cependant à en saisir l'intime mystère. Ce n'est pas un reproche, loin de là. Il importe qu'il y ait dans la vie des choses trop profondes pour être exprimées par des mots, de ces choses qui ne

sont ni précisément des pensées ni des sentiments, mais qui, plus primitives encore, plus humaines si je puis dire que la pensée et le sentiment, touchent au fond même de notre nature. C'est ce fond-là que la religion doit troubler, ou elle n'est pas la religion. Aussi bien ne saurons-nous jamais, pour en revenir au cas de Brunetière, s'il s'est converti de cette façon, qui est la vraie, ou s'il a embrassé le catholicisme par besoin d'ordre, d'harmonie, par désir de restaurer en France un pouvoir antique et bienfaisant. J'estime qu'on peut hésiter, malgré ce qu'il disait de ces raisons intimes et personnelles de croire, parce qu'il a écrit quelque part: „Parmi toutes les raisons de croire, il me semble, quand je m'interroge, que les raisons morales ou plutôt les raisons sociales ont été les plus décisives.“ Voilà qui est bien d'un homme aussi peu protestant que possible! Cette préoccupation sociale primant tout, nous étonne. Je n'y vois pas, quant à moi, une infériorité: il y a peut-être de la grandeur dans ce suicide du libre examen; — oui il y a là de la grandeur mais en même temps un principe de souffrance. L'égoïsme est une chose trop naturelle, trop nécessaire pour se laisser impunément piétiner. Et sans doute Brunetière s'était-il fait trop violence, puisqu'en dépit de son apostolat, en dépit d'une foi soit disant conquise, il n'a jamais atteint à un peu de sérénité. Toujours ardent et fiévreux, il s'est usé dans l'action, dans la passion de raisonner et de convaincre. Il a été très beau dans ce rôle, semblable à une grande flamme souple, tourmentée, répandant lumière et chaleur, mais dont l'œil conserve comme une image d'inquiétude. Maintenant qu'il n'est plus, on sait qu'il fut très grand et qu'il n'a manqué à son œuvre si fière, si virile, si noblement intransigeante qu'une teinte de charme et qu'un souffle de grâce.

Ce charme et cette grâce, si Vogüé ne les avait pas, c'est qu'il était assez grand seigneur pour s'en pouvoir passer. C'est un beau type d'aristocrate que l'auteur du *Roman russe.* Un écrivain, bien sur, mais pas tout à fait comme les autres, un écrivain en qui l'homme survit et que parfois l'homme dépasse. Je n'en veux pour preuve que son roman *Jean d'Agrève,* œuvre sincère s'il en est une et cependant trop littéraire. On a dit de ce livre qu'il était tout le cœur de Vogüé, et assurément c'est la vérité; mais, soit que le romancier n'ait pas été très complet en

lui, soit que le sujet, trop sentimental, ne convînt pas au mâle talent de l'auteur, l'ouvrage reste en deçà de ce qu'on pouvait attendre d'un pareil écrivain. Il donne l'impression d'être maladroit, et pour un peu on le déclarerait factice. M. Giraud lui-même ne le défend pas. Il y reconnaît l'influence combinée de Chateaubriand et de Gabriel d'Annunzio. Ainsi arrive-t-il quelquefois qu'une émotion très réelle et qu'un sentiment profond se traduisent en littérature par un livre insuffisant. L'aventure est, si l'on veut, tout à l'honneur du caractère de Vogüé, mais elle illustre ce que M. Giraud explique avec beaucoup d'autorité, à savoir que l'auteur de *Jean d'Agrève* est bien plus un philosophe et un poète qu'un romancier proprement dit. Surtout, je reviens là-dessus, il demeure une hautaine et généreuse figure mélancolique, un peu amère, séduisant, pourtant à un haut degrée parce qu'il n'abandonna jamais la poésie de l'espérance. On peut appliquer à Melchior de Vogüé ce que Maurice Barrès disait de son dernier roman *Colette Baudoche:* il avait confiance dans la vie sinon dans la France.

Et c'est bien une impression de même genre qui se dégage en fin de compte du livre de M. Giraud. Je l'ai bien imparfaitement résumé ou même je ne l'ai pas résumé du tout, exprimant plutôt à propos des auteurs qu'il étudie des sentiments personnels à peine motivés. Mais n'est-ce pas l'apanage d'un vrai livre que d'exciter notre pensée, quelle que soit au surplus la valeur de cette excitation? . . . Et puis l'ouvrage de M. Giraud joint un autre mérite à ceux que j'ai pu signaler dans ces notes. Je l'indiquais dès l'abord: ce livre a une unité. M. Bourget a beau être très différent de M. Faguet et celui-ci presque le contraire de M. Pierre Loti, ils sont analysés, discutés par M. Giraud, à un même point de vue, selon une même méthode, dans un but unique. A travers les fluctuations de leur pensée — qu'il a du reste fort bien rendues — le critique a pénétré jusqu'à ce qui fait leur originalité commune: jusqu'à leur malaise moral. Venus sceptiques dans un monde en déroute, les maîtres de l'heure ont souffert plus encore que leurs aînés de l'absence d'un pouvoir spirituel. Pas un qui n'ait cherché à s'étourdir dans le travail ou ailleurs. Mais généralement l'angoisse a été la plus forte: l'an passé elle arrachait à Loti, dans une réception académique, un

hommage désolé à la religion; à M. Bourget elle inspire *Un Divorce, l'Emigré* et ses pièces de théâtre; elle tue Brunetière en l'exaltant, elle donne au clavier de Vogüé plusieurs touches désenchantées; enfin elle obsède M. Faguet, elle l'assiège, elle le force à écrire, à accumuler livre sur livre, dont aucun n'est satisfaisant. *L'Anticléricalisme, le Socialisme en 1907, la Démission de la Morale, les Préjugés nécessaires*, autant de volumes où l'on sent une pensée inquiète sous la forme ironique et souvent enjouée. Souhaitons avec M. Giraud, que le calme s'établisse bientôt dans cette intelligence si active, j'entends le calme que procure l'effort loyal vers une conviction.

Un dernier mot. *Les maîtres de l'heure*, ai-je dit, sont presque un très grand livre. Que leur manque-t-il pour l'être tout-à-fait? Un peu de style simplement. Je m'explique. La part de l'art est très grande dans ces esquisses contemporaines, et je sais l'apprécier; M. Giraud est, à sa manière, un artiste aussi réel que tel dramaturge à la mode. Mais il est surtout un artiste en psychologie, en analyse morale et l'écrivain chez lui n'exprime pas complètement l'artiste. Son ambition, nous dit-il, a été de composer des „essais d'histoire morale contemporaine". Nous avons vu que, par le fond, le livre atteint entièrement son but; seule la forme n'a pas, en général, le frémissement délicieux des *Essais de psychologie* ou le verve entraînant des *Politiques et Moralistes*. M. Giraud écrit avec conscience et correction, avec une très impartiale lucidité; en somme, si son livre était un livre ordinaire, il serait très suffisamment écrit. Mais ce n'est pas un livre ordinaire; c'est une enquête sur la génération de 1850, d'où sortira comme le témoignage de la génération suivante, celle de 1870. M. Giraud parle au nom d'un grand nombre, c'est pourquoi je voudrais, dans son prochain volume qu'il annonce, une langue plus riche, un verbe plus ailé, en un mot quelque chose qui portât mieux sa pensée. Déjà dans ce volume-ci vivent des pages où l'on sent poindre la maîtrise future d'un poète philosophe. Ce sont celles, par exemple, qui achèvent l'étude sur Vogüé, ou celles, vraiment très hautes, sur M. Bourget moraliste. Je salue en terminant ces passages annonciateurs.

PARIS BÉNIGNE MENTHA

□□□